



PETIT ÉLOGE DE LA COLÈRE

Patrick Amine dort quatre heures par nuit. Il se lève avant l'aube pour écrire : cela signifie, pour lui, désarticuler le réel, le déchirer, le trouer pour faire jaillir, dans le magma opaque des conformismes, des étincelles de vérité, des éclats de liberté.

C'est un combattant de l'ombre. Il n'a pas endossé d'uniforme mais il possède une panoplie de déguisements : journaliste musical, critique d'art et de littérature, biographe, éditeur free lance, écrivain. Difficile de trouver un homme plus calme, plus courtois, plus maître de ses pensées et de ses gestes, et, intérieurement, plus inquiet, plus animé d'une rage sourde.

Il vient de nous livrer un ouvrage court, un petit manifeste à la portée de toutes les bourses car publié dans la collection Folio 2euros : Petit éloge de la colère.

Ce livre lui ressemble : électrique, nerveux, pugnace, à la fois ambitieux et modeste, n'hésitant pas, lorsqu'il s'agit de donner l'exemple, à mettre en avant ses propres craintes et ses propres souffrances. Patrick Amine a fait le vœu, ici, de donner ses lettres de noblesse à la colère. Un sentiment mal compris, mal aimé, dont notre société consensuelle, lénifiante et, in fine, obscurantiste, souhaite vivement se débarrasser.

Il écrit : « J'éprouve constamment de la colère lorsque je sens immédiatement chez les êtres qui m'entourent leur esprit pernicieux, prêt à déverser sur vous des idées doucereuses, assiégées de bonnes intentions, leur sentimentalisme de quatre sous, leurs falsifications fondamentales ».

Érudit sans être pédant, il illustre son propos par de nombreux exemples, convoque les héros grecs de l'Illiade mais également Guy Roux, Antoine Gallimard, Charles Baudelaire, Thomas Bernhard, Renaldo Arenas, Elias Canetti, parmi d'autres, pour nous inciter à saisir le glaive de la révolte.

« La colère est un avant-goût du ciel. Elle renvoie à la métaphysique de celui qui l'assume et l'exerce, elle s'incarne dans une sorte de joute poétique avec le monde. »

Quand beaucoup choisissent l'autosatisfaction et les bons sentiments, quelques-uns, comme Patrick Amine, ont opté pour le combat solitaire, qui nécessite mobilité, vitesse, précision dans le tir. En somme, toutes les qualités du sniper.



LES PLAISIRS DIFFICILES

Mark Greene è uno scrittore di nazionalità franco-americana. Nato nel 1963 è già noto per due libri: "Le Léopard" e, soprattutto, per "Les Maladroits". In questa raccolta di racconti brevi tratteggia i ritratti di otto personaggi ossessionati dal loro passato. Sono personaggi solitari, tormentati dal pensiero di occasioni perdute, impotenti di fronte alla banalità quotidiana che, giorno dopo giorno, si fa gioco delle loro vite. Sono cronache in prima persona, diari distaccati di persone conscie della crudeltà del loro destino, ma che riescono ad osservarsi con uno sguardo ironico e rassegnato. Ed è così che i malinconici anti-eroi di Mark Greene, perduti in un patetico anonimato, ci dipingono il quadro dello smarrimento contemporaneo. Di un mondo dove tutto si vede e nulla si è.

Table

| | |
|--|-----|
| L'héritier..... | 9 |
| ✓ Carapaces..... | 49 |
| San Giuliano Terme..... | 69 |
| Comme beaucoup d'hommes avant lui..... | 83 |
| Premier amour..... | 109 |
| Païens..... | 123 |
| Meilleur ami..... | 135 |
| Tour Total..... | 151 |

SAN GIULIANO TERME

SHORT NOVEL FROM « LES PLAISIRS DIFFICILES »

À l'aéroport de Pise, ce soir-là, tous les vols sont retardés. C'est la fin du mois d'août, les voyageurs sont en majorité des touristes. Ils font la navette entre la salle d'attente et la cafétéria, d'où ils rapportent des boissons et des sandwiches. Des enfants pleurent, les toilettes sont prises d'assaut.

Vincent Decroos l'a remarquée en arrivant. Il a cherché un siège orienté de telle sorte qu'il peut la contempler à sa guise. Le profil italien, s'est-il dit lorsqu'il la repérée (sans trop savoir, au juste, en quoi cela consiste). Elle est vêtue d'une blouse et d'une longue jupe vertes, assez amples. Sa peau est mate, ses cheveux longs et bouclés. C'est, indiscutablement, une très belle femme. Il aimerait bien qu'elle se lève, pour pouvoir la regarder en détail, mais elle ne semble pas vouloir quitter son siège. Elle tourne négligemment les pages d'un magazine, qu'elle finit par ranger dans un gros sac en cuir. Puis elle regarde devant elle, dans le vide. Parfois, elle suit des yeux quelqu'un qui passe, mais pendant un laps de temps très bref, sans manifester de réelle curiosité.

Ils attendent depuis plus de deux heures (les retards, semble-t-il, son dus aux rafales de vent qui balayent la piste) lorsque enfin le départ est annoncé. Un murmure de satisfaction traverse la foule. Certains, déjà, vont s'aligner devant la porte d'embarquement. Il préfère, quant à lui, rester assis. Il a horreur de faire la queue. Et puis la jeune femme n'a pas bougé. Peut-être n'est-elle pas inscrite sur le même vol que lui.

La file d'attente se résorbe assez vite. Au dernier moment, la jeune femme se lève et s'engage derrière lui dans le couloir qui mène à l'appareil. Il se débrouille pour s'asseoir derrière elle, de l'autre côté du couloir. Ainsi, il pourra l'observer tranquillement pendant toute la durée du vol.

Mais, à nouveau, le décollage est retardé. Le commandant de bord explique que les bourrasques de vent en provenance du sud ont repris. Il attend l'autorisation de la tour de contrôle. Les minutes passent, il est presque onze heures.

La journée a été épuisante : Vincent Decroos est monté dans l'avion à sept heures et demie, à Orly. À son arrivée à Pise, il a loué une voiture et, muni d'une carte de la Toscane, il s'est lancé à la recherche des deux villas où l'attendaient ses clients de la journée. Depuis trois ans il travaille pour la Sécurflex, une entreprise spécialisée dans les systèmes de protection électronique, qui jouit d'une réputation mondiale et dont le siège est à Livry-Gargan. En compagnie des propriétaires, il a longuement fait le tour des villas, examiné les portes et fenêtres, dressé un diagnostic précis. Dans quelques jours, il leur enverra un devis qui devrait avoisiner les trois cent mille euros (les deux maisons regorgent d'objets précieux et de tableaux de maître).

Dans l'avion, les conversations se sont ralenties. Les enfants dorment. Un hôtesse descend l'allée centrale, la mine soucieuse. Quelque chose ne va pas, pressent Vincent Decroos. En effet, cinq minutes plus tard, le commandant annonce que le vol est définitivement reporté. Le vent dépasse la vitesse autorisée, les consignes internationales sont formelles. Les voyageurs sont priés de descendre et de se regrouper devant le comptoir de la compagnie aérienne, où le personnel au sol les informera de la marche à suivre. La belle Italienne descend la rampe d'accès quelques mètres devant lui, monte dans l'autobus et se tient debout près des portières. Elle semble imperturbable, absente. Pendant une fraction de seconde, ses yeux se posent lui. Il ébauche un sourire qu'elle ne lui rend pas.

Dans l'aéroport, une jeune employée de la compagnie aérienne leur explique qu'ils vont être dirigés vers un hôtel. Bien entendu, les frais d'hébergement seront pris en charge par la compagnie. Deux autocars sont déjà en route : rendez-vous dans quarante minutes, devant la porte principale. Nul ne songe à protester, l'heure est à la résignation. Certains passagers vont se restaurer à la cafétéria, qui s'apprête à fermer. Il est tard, l'aéroport est presque vide.

À l'heure dite, deux hommes pénètrent dans le hall. Ce sont les chauffeurs des cars. Ils dirigent les passagers vers le parking. Rapidement, les bagages sont chargés dans la soute. L'Italienne, remarque-t-il, garde son grand sac avec elle. Cette fois, il s'assoit juste derrière elle, de sorte qu'il aperçoit son épaule entre les sièges.

Le trajet est interminable. Les deux autobus semblent faire le tour de la ville, circulant

sur de petites routes périphériques. Les agglomérations qu'ils traversent sont assez laides, constituées d'immeubles modestes de construction plutôt récente. Plusieurs fois ils ralentissent devant un hôtel, Vincent Decroos se réjouit à l'idée qu'ils sont arrivés, mais ils poursuivent leur chemin. Il jette des regards vers le centre de la ville – ou ce qu'il croit en être le centre, car son sens de l'orientation est un peu perturbé - dans l'espoir d'apercevoir la tour penchée, ou le sommet de la cathédrale de l'Assomption, mais en vain. Les autocars s'engagent sous un petit aqueduc, bifurquent, paraissent hésiter. La route est mal éclairée. À un moment, celui qui est en tête s'arrête sur le bas-côté, laisse l'autre venir à sa hauteur. Les deux chauffeurs se concertent. On dirait qu'ils sont perdus. Puis, lentement, ils redémarrent.

De temps en temps, il glisse un œil entre les deux sièges devant lui. L'Italienne se tient droite, immobile. Il la distingue assez mal – l'intérieur du bus est plongé dans la pénombre, seuls les lampadaires de la rue projettent par intermittence un peu de lumière- mais il lui semble qu'elle a les yeux fermés.

Ils traversent une bourgade dont il lit le nom sur un panneau : San Giuliano Terme. Puis l'autobus ralentit, tourne à droite dans une allée, s'arrête devant un long bâtiment d'apparence moderne, surmonté d'un néon vert émeraude : Grand Hotel Tosca.

Pressés d'aller se coucher, les voyageurs se dirigent vers la réception, refont la queue pour obtenir les clés qu'un homme assez âgé, vêtu d'une chemise blanche sous un débardeur gris, leur distribue. Dans un mauvais anglais, il demande à chacun d'exhiber sa carte d'embarquement et de décliner son nom, qu'il inscrit sur le registre.

Malgré ses quatre étoiles, l'hôtel est dépourvu de charme : piètres imitations de meubles d'époque, papier peint défraîchi, grandes baies coulissantes pourvues de poignées en plastique.

Il attend derrière l'Italienne et, lorsqu'elle présente au réceptionniste sa carte d'embarquement, il parvient à lire son nom : Leandra Bolli.

-Room 33, dit l'homme en lui donnant la clé. Elevator A, ajoute-t-il en montrant du doigt le long couloir qui jouxte la salle à manger. Sans un mot, elle tourne les talons et se dirige vers l'ascenseur. Vincent la regarde partir avec regret. En descendant de l'autocar, il a caressé l'idée de l'aborder dans le hall de l'hôtel. Il s'est demandé, même, si l'établissement disposait d'un bar, où il aurait pu, qui sait, l'inviter à prendre un verre.

-Room 32, fait le réceptionniste.

Oui, c'est à lui qu'il parle. Vincent sursaute, saisit la clé qu'on lui tend. Grazie mille, dit-il avec un sourire appuyé (il parle un peu l'italien), comme si le vieil homme venait de lui faire un merveilleux cadeau.

Il se précipite vers le couloir, parvient à s'engouffrer dans l'ascenseur dont les portes métalliques sont sur le point de se refermer. Scusi, dit-il, un peu essoufflé. La jeune femme ne répond pas, se contente de lui adresser un petit mouvement de la tête. Ils sont seuls dans la cabine. Les quelques secondes qui les séparent du palier du troisième étage représentent sa dernière chance d'entamer une conversation. Il cherche une phrase, une idée. Son expérience commerciale lui a appris à remplir les vides... Aujourd'hui, par exemple, il a parfaitement su meubler les temps morts, ne pas laisser de place au doute et aux tergiversations, faire accepter à ses clients (un banquier suisse et un artiste conceptuel de réputation mondiale) les prestations les plus coûteuses. Pourtant, face à la jeune femme, il ne trouve rien à dire. Il ose à peine la regarder. Elle n'a pas l'air sur la défensive, comme d'autres femmes pourraient l'être dans des circonstances similaires. Mais elle l'intimide, le paralyse.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Il la précède dans le couloir, pour ne pas donner l'impression qu'il la suit (elle ignore que leurs chambres sont contiguës). Tirant derrière lui sa petite Samsonite à roulettes, il annonce, à mi-voix, le numéro des chambres, s'improvisant dans un rôle de guide ou d'ouvreur. « Ah, voilà », fait-il lorsqu'il aperçoit la porte 32. C'est la dernière, à l'extrémité du couloir. Il glisse la clé dans la serrure. « Buona sera» lance-t-il d'une voix mal assurée. « Buona sera», répond-elle.

Il pose sa petite valise sur le lit mais ne l'ouvre pas : elle contient exclusivement des brochures et des articles de démonstration. Il n'a même pas emporté de brosse à dents. Le seul effet personnel qu'il possède est un flacon de Ventoline, dont il ne se sépare jamais à cause de son asthme.

Il s'allonge tout habillé sur le couvre-lit, regarde la chambre. La moquette et les rideaux sont d'un rouge fané, comme mangé par le soleil. Il y a de la poussière sur la table de nuit. L'idée d'ôter ses vêtements et de se glisser sous les draps le dégoûte un peu.

Malgré sa fatigue – il s'est levé très tôt pour être à l'heure à Orly-, il craint de ne pas s'endormir.

Et puis, derrière la cloison, la présence de la jeune femme le met mal à l'aise. Il aurait mieux valu, en fin de compte, qu'elle dorme à l'autre bout de l'hôtel. Probablement, se dit-il, est-elle allée immédiatement se coucher. Elle se moque éperdument de lui. Sans doute a-t-elle un amant à Paris, qu'elle s'apprête à rejoindre, ou peut-être un mari. Cependant, il ne l'a pas vue utiliser son portable, contrairement à la plupart des voyageurs, lorsqu'on leur a annoncé le report du vol.

Il se lève, regarde par la fenêtre. L'autocar qui les a transportés est garé sur le petit parking. Un peu plus loin, faiblement éclairés par les lampadaires de l'hôtel, il aperçoit quelques arbres malingres, dressés au milieu d'un champ aride. Le vent souffle assez fort, par rafales. Une persienne couine. Il lirait bien quelque chose, cela l'aiderait peut-être à s'endormir, mais il ne dispose que de ses propres brochures commerciales. Il saisit la commande de la télévision, zappe pendant quelques minutes, mais rien ne capte son intérêt. Il finit par atterrir sur une chaîne d'information italienne. On y parle de Venise, du système de vannes Moïse qui doit freiner la montée des eaux de la lagune. Il s'efforce de suivre le commentaire, commence à se détendre un peu quand, soudain, il sursaute. Trois coups secs viennent d'être frappés contre la cloison. Il se retourne et considère le mur, comme s'il était à même de lui fournir une explication. Un instant, il se demande s'il n'a pas été victime d'une hallucination auditive. La fatigue, la nuit sont propices à ce genre de choses. Mais voici que les coups se répètent, parfaitement distincts et audibles. Ils proviennent de la chambre voisine, cela ne fait pas de doute. L'Italienne, réfléchit-il, est peut-être dérangée par la télévision. Il baisse le son, demeure aux aguets pendant plusieurs minutes. C'était bien la télévision, conclut-il. Il se relève, entrouvre la porte de la chambre, jette un coup d'œil dans le couloir. Tout est calme, il n'y a rien d'anormal.

Il décide de garder sa chemise et son caleçon, se glisse dans le lit et éteint la lumière. Subitement, il pense au tableau qu'il a vu l'après-midi même chez l'artiste conceptuel (dont la luxueuse villa, contrairement à ce qu'il avait imaginé, est remplie d'objets archéologiques et de toiles anciennes) : Judith et Holopherne. Une pièce d'une valeur inestimable, a dit l'artiste conceptuel. Ils sont restés devant elle pendant un certain temps, tandis qu'il décrivait les derniers systèmes de détection mis au point par sa compagnie. Il revoit le visage de la femme brandissant un poignard, de l'homme terrorisé, les yeux révulsés comme s'il était aux prises avec le diable.

Les trois coups résonnent à nouveau. Plus fort, cette fois, ou bien c'est à cause du silence, de l'obscurité qui amplifie les vibrations. Vincent Decroos se redresse. Il devrait se réjouir : il s'agit incontestablement d'un appel, d'une invitation, peut-être, à rejoindre la jeune femme dans sa chambre, mais la stupéfaction l'emporte, il reste figé, le dos contre l'oreiller, les mains à plat sur le matelas.

Il essaie de se calmer, parvient à reprendre ses esprits. Que faire ? Après quelques secondes de réflexion, il décide, à son tour, de frapper trois coups. Il tend la main vers la cloison, mais, au dernier moment, il hésite. Il allume la lampe de chevet, regarde autour de lui dans la chambre. Tout est en ordre, constate-t-il, comme s'il avait craint qu'un intrus se soit faufilé dans la pièce, ait déplacé les meubles à son insu. Il se retourne et frappe rapidement, presque furtivement, contre le mur. Le sort en est jeté, se dit-il. Si l'appel se renouvelle, il lui faudra se présenter à la porte de la chambre 33.

En effet, moins d'une minute plus tard les trois coups se font entendre à nouveau. Il enfile son pantalon et remet ses chaussures. Dans la salle de bains, il se rafraîchit le visage. Courage, se dit-il en se regardant dans la glace. De quoi se plaint-il, d'ailleurs ? Une femme l'attend dans la chambre d'à côté, une femme, certes, trop belle pour lui, mais la vie n'est-elle pas faite de surprises, de surprises épouvantables ou extraordinaires ? Il se force à sourire, se passe la main dans les cheveux.

Le couloir est éclairé par des plafonniers ronds, qui diffusent une lumière jaune. Vincent Decroos se tient devant la porte 33, les bras le long du corps. Elle est allongée sur le lit, spéculé-t-il, ou devant la fenêtre, scrutant la campagne désolée, battue par le vent. Ou bien, c'est une autre possibilité, elle est debout derrière la porte, à moins d'un mètre de lui. Il lui suffit de frapper, la porte s'ouvrira. Sa main se lève, s'avance lentement, quand soudain la minuterie s'éteint. Le long couloir est plongé dans l'obscurité : il n'y pas une lueur, pas le moindre halo en provenance des escaliers. Alors, il s'aperçoit qu'une ligne rouge suit le contour de la porte, une ligne fine mais régulière, qui forme un rectangle parfait, une ligne qui lui rappelle les rayons laser dont, cet après-midi même, il a vanté les mérites et décrit les nouvelles utilisations.

Son bras retombe. Non, pense-t-il, toute cela est absurde : il a mal interprété certains

bruits, il s'est imaginé des choses. C'est la fatigue, le vent, le périple en voiture dans les collines toscanes, les interminables explications fournies aux clients, l'attente à l'aéroport. Il fait machine arrière, revient dans sa chambre. Sans attendre il se glisse dans le lit et, cette fois, ses yeux se ferment, ses paupières sont lourdes, une nuit d'encre l'envahit.

À sept heures, le réveil de son portable sonne. Il a le temps de se doucher et, même, de prendre un petit déjeuner. Le départ des autocars est prévu à huit heures.

Dans la salle à manger, il guette en vain l'arrivée de l'Italienne. Les événements de la nuit lui paraissent confus, il ne sait plus très bien quelle est la part de réalité, de fantasme. Malgré lui, il se sent un peu coupable à l'idée qu'il a peut-être manqué une occasion exceptionnelle.

Lentement, les voyageurs se regroupent dans le hall. Mais il n'aperçoit pas la jeune femme. L'employée de la compagnie aérienne qui les a cornaqués la veille les invite à rejoindre les autocars. Ils sortent docilement de l'hôtel, en file indienne, s'avancent vers le parking. Le soleil brille, le vent est tombé. Le paysage alentour semble plus amène qu'au moment de leur arrivée. On aperçoit, au loin, les crêtes des Apenins.

Il s'assied à la même place qu'à l'aller, contre la fenêtre. Le car se remplit rapidement. Munie d'une feuille de papier, l'employée de la compagnie aérienne parcourt l'allée centrale, compte les passagers. Elle descend, remonte quelques instants plus tard. Un conciliabule s'engage avec le chauffeur. Ce dernier se lève, procède à son propre comptage. Lorsqu'il passe à côté de lui, Vincent lui fait signe.

-Cosa succede ?

-Manca un viaggiatore, dit l'homme.

Il est huit heures et quart, les passagers commencent à s'impatienter. Par la fenêtre, il voit l'employée de la compagnie se diriger vers l'hôtel. Elle revient quelques minutes plus tard, s'assied derrière le conducteur. Vincent se lève.

-Somebody's missing ? l'interroge-t-il.

La jeune femme acquiesce.

-What room ?

Elle semble hésiter à lui répondre, puis finit par lâcher :

- 33. You know the person ?

Il fait non de la tête.

-You have visited the room ? demande-t-il.

- It's empty.

Elle se tourne vers le chauffeur, lui fait signe de démarrer.

À l'aéroport, il se précipite vers le comptoir de la compagnie, demande à voir le responsable. C'est une femme d'une cinquantaine d'années, qui parle français. Il lui fait part de la disparition.

-Oui, dit-elle, je suis informée.

-Vous avez prévenu la police ?

Elle le considère avec méfiance. Il est vrai qu'il paraît nerveux, agité.

-Vous êtes un ami de la personne ? lui demande-t-elle.

- Non, je...

-Ne vous inquiétez pas, coupe-t-elle. Nous savons ce qu'il faut faire. L'embarquement va commencer. Bon voyage, Monsieur. »

Dans l'avion, il essaie de lire le journal mais n'y parvient pas. Il se sent responsable. Mais de quoi, au juste ? De n'avoir pas frappé à sa porte ? De l'avoir laissée seule au milieu de la nuit ? C'est absurde. Il tourne les choses cent fois dans sa tête, cherche une explication plausible. Il finit par échafauder un scénario : à l'arrivée dans sa chambre d'hôtel, saisie par une profonde tristesse, en proie à une violente crise de mélancolie, la jeune femme n'a trouvé d'autre solution, d'autre réponse à son angoisse que de frapper contre la cloison. Elle espérait confusément qu'il vienne lui parler, lui apporter un peu de réconfort. Elle a fini par se calmer, toute seule, sans pour autant trouver le sommeil. À l'aube, elle a renoncé à son voyage. Elle a rassemblé ses affaires, a quitté l'hôtel. Le gardien de nuit qui somnolait ne l'a pas vue sortir. Elle a longé la route jusqu'au village de San Giuliano Terme, situé à moins d'un kilomètre. Le soleil se levait, la marche lui a fait du bien. Sur la place du village elle s'est assise sur un banc. Plus tard, elle a trouvé un taxi. Elle est rentrée chez elle, tout simplement.

L'avion amorce sa descente. Une hôtesses lui fait signe de boucler sa ceinture de sécurité. Vincent Decroos s'exécute, puis il tourne la tête vers le hublot, regarde les nuages en contrebas. Oui, c'est cela... C'est la seule explication possible, se dit-il en fermant les yeux. ■